

$\text{NU}(\text{e})^{88}$

Arnaud Villani

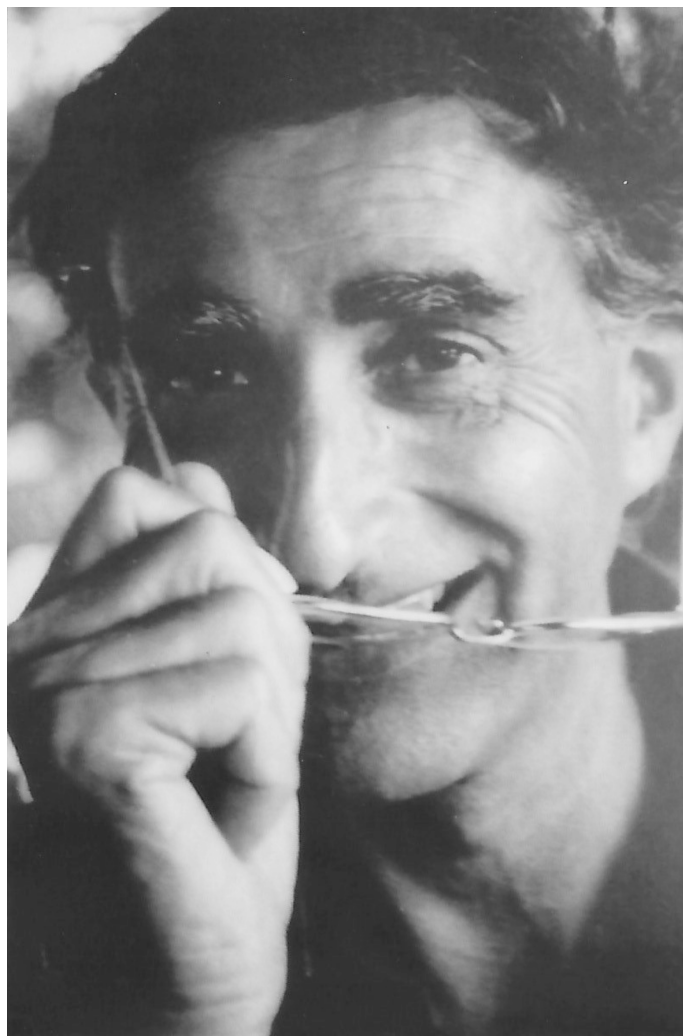
NU(e)
Numéro 88

Numéro coordonné par
Béatrice Bonhomme

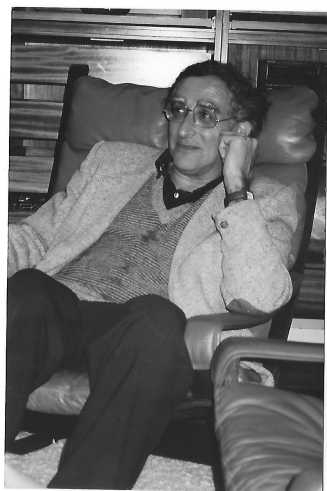


Arnaud Villani

• Entretien	
▲ Entretien avec Béatrice Bonhomme.....	9
• Texte critique	
▲ Claude Montserrat, <i>Métaphysique immanente</i>	19
• Poèmes illustrés par l'artiste Pierre Saladin-Villani.....	29
▲ <i>Poème au frère</i>	31
▲ <i>Frère lunaire</i>	38
▲ <i>Frère précaire</i>	43
▲ <i>Le grand poème au frère</i>	47
▲ <i>Poèmes pour Benjamin</i>	50
• Bibliographie.....	61



Collection personnelle



Collection personnelle

Parcours biographique

Arnaud Villani a vécu à Nice, où il a longtemps enseigné la philosophie en classes préparatoires littéraires au lycée Masséna. Il vit désormais dans le Gard, où il se consacre à l'écriture. Il a publié de nombreux articles de philosophie et de critique littéraire. Son premier ouvrage porte sur Franz Kafka (*Kafka, L'Ouverture de l'existant*). Il s'est consacré ensuite à l'œuvre du philosophe Gilles Deleuze, dans un premier ouvrage intitulé *La Guêpe et l'Orchidée* (1999). Il fait paraître *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*, écrit en collaboration avec Robert Sasso, en 2003, puis *Logique de Deleuze* en 2013, et les actes du Colloque de Cerisy, *Agencer les multiplicités avec Deleuze*, en 2019.

Parallèlement, il a été co-traducteur du philosophe britannique Alfred North Whitehead (traduction française de *Procès et réalité* aux éditions Gallimard), traducteur et commentateur du *Poème* de Parménide (*Parménide : le Poème*, nouvelle traduction par Arnaud Villani avec la collaboration de Pierre Holzerny, suivi de *Parménide ou la dénomination* par Arnaud Villani, 2011).

Après deux essais philosophiques (*Petites méditations métaphysiques* et *Court Traité du rien*), il publie un essai sur le « peu » en 2015 : *Philosophie du peu. Le courage d'être heureux*.

Un premier volume d'une *Contribution à la critique de la philosophie occidentale* est paru aux éditions Ucnité en 2018 (*Avant la philosophie*). Il inaugure un projet de réinterprétation de la philosophie présocratique. Le second volume, sous le titre *Chiens de faïence*, a été publié en 2019. Le troisième et dernier volume de cette contribution paraît début 2021, sous le titre *Raisons de guerre et politique du grand monde*.

**Entretien avec
Béatrice Bonhomme**

Béatrice Bonhomme : *Dans ta poésie, il y a le lien au monde, à la nature et des prises de positions fortes sur l'écologie. Peux-tu me dire d'où te vient cette sensibilité à la nature et au monde naturel, de quels paysages es-tu nourri, dans ton enfance et ensuite ? Qu'est-ce qui a marqué ta sensibilité, quel est le paysage qui t'habite ou quel paysage habites-tu ?*

Arnaud Villani : Dans ma perception de la nature, je distingue trois influences majeures. D'abord, mon rapport direct aux lieux. Et certes, je dois dire que certains de ces rapports ne viennent pas de moi. J'ai eu la chance, dès ma naissance, d'habiter près d'Alger (à El Biar, le village de naissance de Derrida) une villa entourée d'un jardin de taille moyenne, mais suffisante pour me permettre d'utiliser des palmes pour construire des cabanes, des fruits du sapindus pour faire mousser l'eau des lessives, d'admirer le jeu des ombres projetées par les branches de ce grand arbre sur les murs de notre salon, de tailler des branchettes pour en faire arcs et flèches, de blesser « en duel » l'œil droit de mon frère aîné, bévue vite réparée par la pénicilline, plus tard de humer sans fin les odeurs de terre vierge du jardin / terrain vague de Sainte Marguerite, proche de Nice, de connaître de près un amandier, un cerisier, devenus des amis dans le jardin de Primerose à Nice, de m'initier aux terrassements, de repérer les mouvements des saisons. Cette dilection pour la terre et sa végétalité, entretenue comme un cadeau par le choix de mes parents, m'a poussé à ne choisir de lieux de résidence qu'assortis d'une vraie nature : à Nice même avec un petit jardin où l'amandier, avant de disparaître, s'est entretenu avec moi des nuits durant, des mois et années. Dans nos vacances, c'était la ruralité qui venait à ma rencontre, dans un village perdu du Berry, avec ses foires immenses, ses charrettes de foin comme montagnes ambulantes sur les routes peu fréquentées par des voitures, la pêche où nous étions si nuls que nous passions plus de temps à démêler nos lignes qu'à extraire de leur abri trois vairons et deux goujons. Dans l'arrière-pays niçois, c'était le choix d'un grand terrain de montagne, sur une pente laissant voir vingt kilomètres vierges, la nuit, de toute lumière artificielle. Et l'aide à la construction d'un chalet en kit, capable de tenir

à plus de deux mille mètres, et baptisé en effet, dès sa première construction, par tout un mois de novembre ne montant pas au-dessus de moins vingt degrés. Je compte aussi, dans mon attachement indéfectible à la nature, surtout « vierge », les vingt mois d'août passés sous la tente, à quelques mètres de la mer, en Corse-du-Sud, et le dialogue que j'engageais le matin, tôt levé, avec son petit bruit de mi-ressac. J'avais l'impression, dans tous les lieux qui racontaient la nature, de respirer mieux. Non pas physiquement, mais atmosphériquement, comme si la nature ouverte, l'Ouvert, me dilataient les alvéoles abîmées par un asthme. Je n'oublie pas des années de ski qui m'ont paru des manières de devenir nature dès l'intérieur de mon corps.

Les deux influences complétant cette époque nourricière sont 1) le faire-nature consistant, puisque la nature est intégralement vérace, à ne mentir ni dans mes actes ni dans mes projets de vie, ce qui m'a permis de mieux comprendre Rousseau ; 2) le désir de m'entourer de peintres de la nature (Poussin, Corot, C. D. Friedrich, Van Gogh, Cézanne), de poètes de la nature (Ronsard, Théophile de Viau, Stifter, Hesse, Giono, Thoreau, Bouvier), de philosophes de la nature (ceux qui ont compris qu'il existe deux types de nature, la *force* naturante et les formes naturées, ce qui me conduisait vers les Présocratiques, Antiphon le Sophiste, Gaunilon, Rabelais, d'Aubigné, Herder, Hölderlin et Novalis, Nietzsche, Merleau-Ponty, Saint-John Perse, les Îliens, Peter Huchel, des écrivains comme Michel Collot).

B.B : *Très souvent dans les poèmes sont évoquées filiation et transmission, peux-tu revenir sur cet arbre généalogique qui serait en toi ?*

A.V. : En effet, se rattacher à des ancêtres, au sens large, qu'il s'agisse de personnes humaines rejoignant la longue ligne des filiations sans lesquelles vous ne seriez jamais venu au jour (dans mon cas précis, les Stéfanopoli [ville couronnée] prenant leur origine chez les Princes de Constantinople), ou de matières, de forces telluriques et magnétiques, d'objets fabriqués, d'ambiances engendrées, d'animaux et des végétaux, de paysages, de climats, de discours et d'œuvres – ne me paraît rien d'autre que la moindre des politesses. Nous leur devons en effet tout. J'y ajoute quelques professeurs qui ont décidé de mon avenir, quelques amis, des parents lettrés et artistes, des enfants qui nous prolongent. Mais cette

reconnaissance, ce savoir dire merci, se rattache à une idée de mon enseignement philosophique, qui me mène depuis le début, et que l'on peut nommer « holisme » : l'idée que tout se tient, jusqu'à l'infini, que « tout est ailleurs tout comme ici » (Leibniz), et que dans cette infinitude, tout a son rôle et mérite sa place, s'agirait-il d'un caillou sur le chemin ou de la pluie sur un arbre qui meurt.

B.B : *Poésie et philosophie sont les deux parties de ce qu'on pourrait appeler ta recherche-création, peux-tu évoquer ces liens qui les unissent dans ton œuvre ?*

A.V. : L'impossibilité de me décider entre lettres classiques (j'ai continué à pratiquer le grec et la littérature, française et étrangère, pendant toute la durée de mon enseignement) et philosophie, a produit cet événement étrange d'une tentative, après un double cursus, de me présenter aux deux agrégations, et de les obtenir. J'ai longtemps porté cette hésitation comme une gêne, une incapacité de prendre une décision. Mais le *logos*, aujourd'hui systématiquement traduit par « dialogue rationnel », puis Raison, a un premier sens : le *choix réfléchi*, prudent, circonstancié. Kierkegaard m'a enseigné que le choix pouvait valoir aussi comme choix de choisir, ce qui implique que l'on considère avec la même bienveillance les *deux options* et qu'on en valide la puissance, qu'il s'agisse pour un peintre, de deux couleurs, ou pour le quidam, de ce qu'il va faire de sa « mienneté », de cette étonnante faculté de décider, en tant qu'individu différent de tout autre au monde, d'un chemin que l'humanité pourrait ne pas connaître. Ici, c'est Martin Buber qui est le Maître. Progressivement, j'ai cessé d'être gêné de n'avoir pas tranché entre les deux filières, de voir cela négativement. Je me suis en effet aperçu, pour avoir pratiqué l'une et l'autre à fond, que leur complémentarité me donnait un avantage significatif. En tant que poète, je pouvais voir la philosophie *de l'extérieur*, et par conséquent, la critiquer ou l'évaluer. Mais réciproquement, je pouvais aussi, depuis la philosophie, me tenir à distance de la poésie, la soumettre à évaluation critique, ce que renforce encore le fait d'avoir été assez loin dans les études de Philologie. Sans vouloir en rien me comparer à ce génie, Nietzsche a pu ainsi tirer parti de sa triple qualification : musicien compositeur, philologue en chaire, philosophe. Chaque discipline a tenu dans ses limites les deux autres, et a

fourni son point de vue en recul, divergent, riche de sa différence, pour les voir telles qu'elles sont.

B.B : *En quoi la rencontre avec Gilles Deleuze a-t-elle été déterminante, non seulement dans ton travail philosophique, mais aussi en création ?*

A.V. : À l'époque où j'avais avancé dans la documentation pour ma thèse d'État sur une critique de la communication, j'avais envoyé un mot à Deleuze, en lui demandant s'il acceptait de la diriger. Je parlais d'une de mes premières recherches, à l'époque où je lisais de près Platon. Une comparaison entre l'activité de Socrate comme « conducteur de réunions » d'après les dialogues platoniciens, et les ouvrages des Américains sur cette « nouvelle » discipline. Après une longue enquête sur les détails des dialogues, je me suis aperçu que Socrate, non seulement répondait à la liste des critères de qualification d'un « conducteur de réunions modernes », mais pouvait même la compléter par des méthodes inédites. Cette recherche a paru en revue. Je voulais généraliser et poursuivre cette enquête. La réponse de Deleuze m'a étonné, et pour ainsi dire, ému. Il refusait, mais pour une raison précise. Il disait ne pas vouloir entraver ma carrière d'enseignant universitaire, sentant bien que lui-même n'était pas, aux yeux de cette institution, « en odeur de sainteté ». D'autres éléments m'ont attiré vers son œuvre. La précision étonnante de ses lectures, et la façon dont il mêlait la philosophie à des œuvres de la culture sud-américaine ou anglo-saxonne. Et lorsque nous avons commencé à nous entretenir par lettres, le glissement progressif de sa bienveillance, à une véritable affection. J'ai donc approfondi la lecture de son œuvre, difficile, demandant de trouver certaines clés, si peu évidentes au départ que, lui ayant envoyé une série de questions sur son travail, la réponse, au crayon vert sur une feuille de brouillon, comportait la plupart du temps la réponse suivante : « non, ce n'est pas ainsi que je conçois les choses », ce qui m'a forcé à mener une entreprise de relecture complète de toute l'œuvre. Je me souviens aussi, lorsque j'ai pu aller le voir chez lui, combien d'intensité comportait la diagonale qui liait un extraordinaire *Œdipe et la Sphinx*, et en face, un triptyque du même peintre (Bacon), diagonale qui me traversait le corps. Pendant ce temps, Deleuze développait son idée que la pensée de Geoffroy Saint-Hilaire était supérieure à celle de son concurrent heureux de l'époque, Cuvier. J'ai pris alors la décision de mener à terme une

tentative de saisir de l'intérieur ce qui donnait à ses ouvrages une telle puissance, et à écrire et récrire *La Guêpe et l'Orchidée* qu'il a pu lire avant sa publication, et qui lui a suggéré de me dire pour compliment que je l'avais « méditerranéisé ».

J'ai reçu de cet homme merveilleux une forme d'audace. Ne pas hésiter à dire les choses, à révéler la « grande guerre » qui se cache sous l'apparente innocence de l'Histoire de la philosophie, à révéler, comme le disait déjà « Nietzsche », les trucages et tours de main qui s'abritent dans la besace des philosophes, à devenir « dur ». Mais également, parce que l'on passe partout au niveau microphysique, celui des singularités et des intersections de leurs flux, un apprentissage de la liberté de penser. Deux qualités difficiles, mais qui convergent pour produire les conditions de toute création.

B.B : *Quel est ton premier souvenir primordial ? En quoi le poète est-il toujours un enfant de poésie ? Quelle est la place de ton enfance dans ton processus créateur ?*

A.V. : Mon enfance se partage entre deux lieux. Le premier est l'enfance algérienne, qui m'a permis de me retrouver dans le moindre mot des pages de Camus dans « Le vent à Djémila » (*Noces*), ou dans le récit des bagarres d'enfants et adolescents à Alger. Cette enfance m'a été volée, comme on voit parfois, d'un immeuble éventré, un lit pendre, suspendu, reste d'une vie stoppée net. Le second est l'enfance, non pas en Métropole, car lors de nos très longs voyages pour rejoindre Cluis en Berry, notre plaque d'immatriculation, dès 1954, nous valait des jets de pierre. Mais justement, dans ce lieu resté pour moi mythique, le petit village du « clos », son viaduc, son château fort médiéval, son champ de foire, son annonceur public, son forgeron et ses charrettes « bleu charron », sa vie rurale jusqu'au moindre détail. Je dirais que les plages d'Alger, les étroites sentes entre deux villas blanches et cadénassées, les parfums entêtants, les charretées de vendeurs de cacahuètes, et en France, la présence si puissante de la terre ouverte et du ciel de surplomb, c'était de la poésie à l'état pur. Je n'avais qu'à me baisser pour la ramasser et en faire des rameaux bénis.

B.B : *Est-ce que tu aurais pu être peintre ou musicien, si tu n'avais pas été poète ?*

A.V. : J'ai été en effet l'un et l'autre, mais chaque fois, de manière hésitante et inachevée. Mon travail principal consistait à trouver des concepts et à écrire des poèmes. À ménager les uns et les autres : en tant que philosophe, à privilégier la compréhension claire, en tant que poète, la sensation sous toutes ses formes, sensibilité, sursensibilité, passion, sensualité, sens des atmosphères, sens du danger, sentiments de fond. Et, conservant ce quant-à-soi, de tenter toutefois de les marier. En philosophe, de cultiver la netteté du contour, le dessin à main levée ; en poète, de rabattre le caquet du concept, d'en faire un porte-images, un arbre de sons en lutte connivente, de mêler toute chose dans le grand tout qui les irrigue.

J'ai donc mis entre parenthèses la théorie musicale, et me suis adonné aux sons, et à leurs intervalles. J'ai trouvé dans le jazz, cultivé et approfondi, pratiqué depuis des dizaines d'années, de quoi extérioriser ma sidération devant les exploits des compositeurs et improvisateurs. Et c'est vrai, j'ai eu des moments où je ne pouvais plus écouter le moindre disque, où je n'écrivais pas de poèmes, où les concepts me rebutaient, et où je peignais, rééditant ma détresse des arrivées dans la maison du Berry, surchargée de poussière après 9 mois de solitude, et déclenchant inmanquablement des crises d'asthme qui me tenaient debout toute une nuit, dans la salle principale, à extérioriser des images fortes, rêveuses qui, pour ainsi dire, appelaient la couleur et ses nuances et dessinaient une « pâte » souple, modelée par la sensibilité de la matière. De temps à autre, je laissais tout de côté, et me confiais à cette sorte d'émphatisation formelle de la vie quotidienne, à ce jaillissement de formes discutant avec la lumière, directement branchées sur mon inconscient surexcité, désireux de me parler ou de me faire parler. Je relie ce côté éruptif et discontinu aux dialogues intermittents que je pouvais avoir avec les arbres, peu déserts, mais ayant beaucoup à dire.

B.B : *Est-ce que pour toi les mots sont un matériau concret, vivant comme ce qui vibre sur la palette du peintre ? De quelle façon vivent-ils ?*

A.V. : Les mots sont concrets. Je ne dirais pas qu'ils sont un matériau, ou alors au sens où *materia* latin, désignant l'arbre vivant qui avant d'être une base de toute construction, renvoie à la mère ou à la matrice. J'ai adoré l'épisode de la *Vie de Fibel* du grand romancier « Biedermeier », Adalbert Stifter, où il apprend à lire sur un Abécédaire et transpose les lettres en rouge (les « rubriques » des Latins) en écrevisses. Écrevisses et écrivains, cette étonnante coïncidence involontaire m'a longtemps parlé. Mais ce qui est vivant dans le mot, c'est la lutte féroce qu'il ne cesse de mener entre son aspect sémantique (le sens, le concept, l'universalité vide) et son aspect sémiotique (le signe, le son, l'envol d'images, l'appel, la remarque, la réponse, la rencontre, le mixage des flux, le souffle spiritueux et spirituel). Si je ne dis pas le mot, je ne peux profiter de cet envol de volière dont il est l'occasion, de ce jaillissement d'oiseaux en tous sens qui fascinait tant Meschonnic qu'il en venait à injurier les philosophes. Autrement dit, la vie du mot, c'est de ne cesser ce parcours à grande vitesse entre le sens privé de corps, et le son/image qui n'est que corps. Entre l'immortel vide, et la mortalité bourrée de vie. L'art étant l'intensité, la force électrique qui va de l'un à l'autre. Une page de grand style est une tresse d'éclairs, celle que tient un dieu.

B.B : *Quels sont les poètes qui ont été essentiels pour toi ? Les peintres ? Les musiciens ?*

A.V. : Houlà ! On atteint les grands nombres. Il y a tant de forces dans les Éliens, Depestre, Glissant, Gamaleya, Senghor, Césaire. Ils font de la poésie comme ils marchent, les yeux surchargés d'images, mais en toute décontraction. Et quel secours pour traverser la vie, à se blottir chez Dadelsen, Hikmet, Dylan, Célan, d'Aubigné, Apollinaire, Jammes, Sacré, Huchel, Hölderlin, Novalis, Thoreau, Emerson, Reverdy, Giono ou Melville, Delteil, Hopkins, et puis tous ceux qu'on ne cesse de citer, à tort ou à raison. Pour éviter les litanies, je citerai quelques peintres qui m'émeuvent terriblement : Lucas Cranach, Caspar David Friedrich, Van Gogh, Derain. Et, parmi les centaines d'improvisateurs que j'admire, Tommy Lahnier dans *Jada*, la comète Jimmy Blanton chez Duke

Ellington dans *Koko*, Coleman Hawkins dans *When lights are low*, l'Armstrong qui fait pleurer les musiciens d'Henderson sur *When you do what you do*, un John Coltrane, ou un Lester Young, quelques récits de Charlie Parker qui vous font voir toute une vie en quelques minutes. Le *Quintette en Ut* de Schubert, le *Triple concerto* de Beethoven, l'allegretto de sa *Septième symphonie*, la *Ballade n° 1* de Chopin, la *Seconde Sonate* de Rachmaninov, tant d'autres qu'on n'en finirait pas.

B.B : *Quelle est l'importance du voyage dans ta poésie ?*

A.V. : *Marcher* de Henry David Thoreau, *La route étroite vers le Grand Nord* de Bashô, *La Promenade au rivage* de Kenneth White, *Vareuse blanche* de Melville. Mais c'est la poésie qui est un voyage.

Claude Montserrat

Métaphysique immanente

Cher Arnaud,

Tu me demandes, dans ton dernier courriel, d'écrire un texte libre pour la revue *Nu(e)* qui te consacre un numéro. Et de poursuivre ainsi « le dialogue tacite », dis-tu, qui nous unit depuis plusieurs années, notamment sur l'idée d'une métaphysique immanente que nous avons en commun.

Il me semble que dans la reconduction de la philosophie que tu tentes, vers d'autres terres, d'autres intensités, d'autres rapports, et d'autres mots réajustés au plus près, nous avons en effet des points de croisement et de rencontre. Tu parles même de « connivence », ce qui m'honore, crois-le bien ! Lorsque je lis les trois tomes de ton histoire critique de la philosophie, je suis saisie par tes connaissances, tes analyses, tes saillies, tes concepts, et ce monde exsangue de la philosophie que tu dénonces et mets à bas pour magiquement non pas le perdre, mais le retourner, le restituer sous de nouvelles formes, l'amplifier sous de nouvelles perspectives, le dynamiser sous de nouvelles exigences. On se sent pris par cette écriture démiurgique ayant la force du tout, qui donne la vision et réclame l'urgence. Enfin un appel, un appel global. Un appel à la sagesse.

Ma réflexion est loin d'avoir cette amplitude. Elle est contenue dans cette idée dont tu me demandes de parler, d'une métaphysique immanente. Et elle s'attache très simplement à des points que je retrouve dans tes écrits et que je défends. Se défaire de l'éthéré pour l'intime, reconnaître la force du non-être, écrire poétiquement les choses, prononcer poétiquement une langue, affirmer la puissance d'être,

intensifier, croître en sagesse et la sentir physiquement, corporellement s'exhaler. Être au point juste. Ou pas, et le savoir. Ne pas craindre de tomber.

Il est vrai, oui, tu me le rappelles, que nous avons eu à Saint-Martin une brève discussion. Nos échanges ont souvent été implicites. Effectifs et tus. Il faut se taire aussi pour que mûrisse la pensée, le son vrai, le souffle exact du corps qui prononce. On n'a pas besoin de tout dire. Les hésitations et les mots de côté ou de travers, ont besoin aussi de leur silence pour être.

Mais il y a eu des occurrences. Qui ont fait leur chemin tacite. Trois en ce qui me concerne. Trois décisives. Tout d'abord celle précisément d'une métaphysique immanente. Je ne l'appelais pas ainsi. J'expérimentais une voie avec laquelle j'étais en accord théorique, mais que je vivais pourtant, comme un paradoxe, sans le comprendre très bien moi-même. Celui-ci m'obligeait à prévenir que je n'étais pas croyante même si je revendiquais l'idée d'un rapport métaphysique à l'existence, rapport à la fois autre et désirable. Ce paradoxe m'obligeait aussi à préciser que je cantonnais ma réflexion aux limites d'une naissance et d'une mort. Mais je sentais bien que ma position était bancale. Alain, Alain Saudan, notre ami philosophe commun, me qualifiait d'athée mystique... C'était drôle, absolument vrai et tout à fait inconfortable.

Ce fut toi qui m'alertas. Après une conférence que j'avais donnée, tu me dis ton intérêt, mais aussi ton désaccord sur mon constant recours à la verticalité comme modèle théorique. Et alors ? me disais-je. J'adore les sommets, j'adore être sur eux, en eux, là-haut, je m'y abreuve d'amplitude et de silence. J'y tiens la beauté du monde et j'en respire la joie. Que peut bien avoir de malsain la verticalité ? Et de coupable la montagne ?

J'entrevis pourtant par touches successives ce qu'impliquait l'usage d'une appropriation théorique de la verticalité. En réalité, j'observais qu'à mon insu, celle-ci glissait vers la transcendance. Par usage et habitude de sens. Pourtant les deux termes étaient pour moi différents. La verticalité consiste à faire un sommet et non à s'exclure du monde, à se retrancher dans un au-delà, exercer un pouvoir dominateur. Et la transcendance consiste certes en son premier sens physique, à franchir (pourquoi pas un sommet) et à surpasser, *transcendere*, voire à se surpasser. Or c'est là que son sens bascule, dès lors qu'on la pense comme l'au-delà d'une frontière humaine. Notamment comme l'au-delà des frontières de la causalité et du langage. Elle devient alors le divin, le créateur, l'innommable, l'inconnaissable, l'absolu. Le contraire d'un sommet. Le transcendant est ce qui domine l'humain et ne se laisse pas approcher. Pourtant l'usage les entremêle. Ta lettre le confirme. Tes derniers travaux, m'écris-tu, t'ont permis de découvrir à quel point se confondent systématiquement et pernicieusement, la spiritualité et l'élévation métaphysique. Tu parles d'un « long et profond égarement », tu déplores que notre pensée soit restée « tragiquement bloquée sur des formes fixes », tu diagnostiques même « une maladie infantile de la pensée » dont tu as pu mesurer l'incroyable et constante ampleur. « Ce qui a déséquilibré l'enquête philosophique et l'a rendue caduque, c'est d'avoir accepté ce Dieu concept, ne vivant que de tradition contée et d'intelligence abstraite et se substituant à une Nature qui, elle du moins, savait donner et prendre corps¹. » C'est à ce prix que la philosophie est devenue, diagnostiques-tu, « une vieille loque moribonde ».

À l'époque de cette première occurrence, je pris conscience qu'absurdement j'employais la langue de ce à quoi je ne croyais pas, pour paradoxalement établir non pas une spiritualité, c'est trop dire, mais du

¹ Arnaud Villani, *Histoire critique de la philosophie*, éd. Les Belles Lettres, tome 3, « encre marine », conclusion générale.

moins un être au monde différent. Cette langue inadaptée brouillait mon propos, et me contraignait à sans cesse redresser ce qui, de fait, était de travers. Un jour enfin, je compris que je pouvais aimer les montagnes en toute tranquillité lorsque nous nous mîmes d'accord sur le terme d'intensité. Ce fut le deuxième grand mot déterminant de nos échanges tacites. Tu le devais à Deleuze. Je le devais à Mollâ Sadrâ Shirazi. On ne peut pas imaginer une plus grande disparité. Et pourtant.

Tu en donnes un exemple dans le troisième tome de ton livre, lorsque tu énonces degré par degré les cinq domaines de plus en plus intenses de l'appréhension humaine : « un inconscient interne, habitant le vivant et un inconscient externe constituant toute la nature ; des flux informes saisissables par les sens non formels ; des flux virtuels, invisibles sinon par intuition des ambiances ; des formes visibles et tangibles, en forte relation, constituant notre milieu sensoriel et passionnel ; enfin des rapports saisissables par raison, concepts et idées. Et tu proposes qu'une nouvelle philosophie puisse assumer ces cinq domaines en partageant l'inconscient des corps naturels, en s'attachant au presque rien des sons, des parfums et des saveurs, en saisissant les ambiances et les virtualités des « je-ne-sais-quoi », en accordant sa confiance au tact et à la vision, et plus intensément encore, en élaborant une science de tous les sens. Magnifique envergure de ce nouveau philosophe !

Pour ma part, je parlais simplement d'une curiosité. Je voulais savoir ce qu'il en était de la pensée à l'est d'Athènes. Je tenais pour impossible qu'elle ne s'y fût pas glissée, dans l'air des concepts et des idées, et je pensais que l'exclusivité d'une direction occidentale provenait d'un vent plus idéologique que réflexif. En effet, je m'aperçus que si nous avions gardé, au fondement de toute notre pensée philosophique, les trois grands Socrate, Platon, Aristote, à l'est d'Athènes, c'était Plotin qui en portait la

charge. Nous étions donc cousins. Cela me ravissait à plusieurs titres. La famille philosophique s'agrandissait, donc nous pouvions nous comprendre. Et Plotin recevait la juste reconnaissance de son œuvre, que j'aime tant. Je retrouvais chez Sadrâ, penseur persan de la fin du XVI^e siècle, les trois hypostases. L'Un, l'absolu ineffable qui n'a pas de part à l'être, l'intellect qui émane de l'Un et l'âme au double sens d'une âme du monde et d'une âme humaine. J'y retrouvais le mouvement de procession de ces trois degrés de réalité, suivi d'une conversion progressive, jusqu'à l'Un. Leur nom a partiellement changé, ils sont devenus le monde sensible du corps, le monde imaginal de l'âme et le monde intelligible de l'esprit. Ces mondes ont pour origine et destination le non-être. Tout être procède du néant originaire, passant successivement par le monde intelligible, puis imaginal, puis sensible. Et retourne par conversion au néant initial, passant par les mêmes trois degrés d'être. Chez Sadrâ, comme chez Plotin, le dualisme brutal est arrêté. L'ontologie trouve sa souplesse dans une graduation qui est une intensification et non une bipolarité. L'exemple le plus frappant de ce mode de pensée est celui de la temporalisation de l'être. Les trois intensités ontologiques possèdent une temporalité graduée elle aussi. Ainsi la chronologie est le temps du monde sensible, le temps où l'âme anime le corps. La sempiternité est le temps du monde imaginal où l'âme se manifeste en un corps subtil. L'éternité est le temps de l'esprit où l'âme devient pur Intellect, c'est-à-dire pure forme libérée de toute détermination. De toute limite. De toute définition. C'est le temps du retour à l'origine retrouvée. Et à sa souveraineté. L'éternité s'apparente plus à un *hors temps* qu'à un temps à proprement parler. Mais pour être vraiment telle, sans passage, sans repère, sans chronique, elle ne peut être qu'une éternité du néant. L'âme délivrée de toute quiddité, même intellectuelle, fusionne alors avec le non-être. « Plus d'une fois, constates-tu de ton côté, la philosophie s'est

approchée de cet espacement, plus d'une fois elle a tenté ce vol d'aigles au-dessus de l'abîme. » Eckhart, Parménide, Pascal, Schopenhauer, ont scandé, dis-tu, la puissance du rien. Et notre tâche est peut-être d'en saisir toute l'énergie. De ce néant, tu confirmes « la puissance de l'abîme » et tu invites d'une certaine manière à le passer, comme le font les montagnes. Les miennes, en l'occurrence les Alpes dont témoigne Hölderlin, que tu cites : « d'un vol léger, les fils des Alpes passent l'abîme. » Car ce néant n'est que présence, intense et singulière. Acte d'être pur. Puissant. Cet ultime stade est le dépassement du *hors temps* dans un *a-temps* primordial.

Voilà ce que Sadrâ m'apprit de l'intensité ontologique : que ce n'est pas le pouvoir de la transcendance qui détermine et désigne les quiddités, mais bien la puissance intérieure.

Or ce n'est pas tout, car à partir de cette première approche de l'intensification ontologique, naît un extraordinaire nuancier temporel qui n'est pas de Sadrâ, mais d'un auteur plus tardif, Shaykh Ahmad Ahsâ'l nous faisant comprendre la subtilité incroyable que peut atteindre une graduation. Chaque modalité temporelle s'y décline en trois degrés de progression – le dense, le moyen, le subtil – scandant les passages du plus faible, du plus matériel, au plus fort, au plus spirituel. Ces modalités ne sont pas réservées à l'au-delà de la vie terrestre, même si elles y participent. Nous pouvons entre la naissance et la mort, bornes auxquelles je tiens tant, les vivre ici ou là, par éclat. Je les appelle parfois nos éternités éphémères². Cela fait un nuancier de neuf colorations temporelles auxquelles s'ajoute la dernière. L'au-delà de l'éternité subtile, la fusion avec le néant originaire, le *a-temps*. En somme l'acte pur d'exister en amont de toute naissance.

² Claude Montserrat, *Éphémères et lucides, nos éternités*, Geuthner, 2024.

Quelle richesse de compréhension ! Quel raffinement conceptuel ! Neuf catégories d'intensité temporelle, plus une ! Que nous sommes bien incapables de désigner, d'attribuer, de reconnaître, parce que face à elles, même Bergson est analphabète.

Ce que m'a appris ce nuancier, c'est la croissance en force et non pas en hauteur, l'attention aux nuances et non pas aux catégories, à la subtilité du changement et non pas à la délimitation dogmatique, à l'indiscernable devenir et non pas à ses états diagnostiqués. Et cela, je le comprenais désormais, je ne pouvais l'appréhender qu'à partir d'une autre langue que la langue conceptuelle, pourtant riche et éprouvée. Cet univers-là de l'intensité, je ne pouvais l'appréhender qu'avec une langue poétique. Pour que soient éliminés tout arrière-plan, tout soupçon, toute trace de transcendance exclusive, monothéiste, dominatrice, appuyant ses effets sur son pouvoir. Il me fallait, pour laisser couler dans ce qui demeure comme cela demeure, le flux patient de la poésie. Et ses mots délivrés de présupposés et unis de promesses. Cette écriture non orthodoxe de la philosophie était pour moi le seul moyen de rendre son honnêteté à la langue et de la défaire de ses entraves. Tu es philosophe et tu es poète, Arnaud. Tu le comprends donc très bien, même si tu maintiens les deux langues dans leur univers, alors que je les mêle, pour tenter de désigner partout où je la cherche toute la puissance de l'*acte* d'être. « Nous voilà prêts, augures-tu, à tout apprendre de la multiplicité océanique, des métamorphoses pétrissant toutes choses de leur force tutélaire, distribuant sans limites leurs bienveillances et fécondités. »

Ce fut là, entre nous, pour moi du moins, la troisième occurrence déterminante tout au long de nos échanges tacites. C'était toujours à Saint-Martin, évidemment, nous nous y voyions, une fois par an. Nous marchions et tu me dis que tu avais mis longtemps à comprendre ce

qu'était un *acte d'être*. J'en fus surprise. Si toi, toi, tu mettais du temps à comprendre, alors j'étais dédouanée de tous mes efforts laborieux et de mes incompréhensions. J'y avais droit moi aussi. Mais j'étais surtout ravie car nous touchions là quelque chose à la fois de commun et de primordial. L'acte qui, contrairement à l'action, n'obéit pas à un impératif hypothétique de réussite ou d'exercice d'un pouvoir, l'acte n'est que l'efflorescence de la puissance de soi, en soi, l'efflorescence de l'intense, hors de toute autorité externe, transcendante, dominante.

L'acte d'être est immanent par définition. Le verbe latin *maneo*, résider, demeurer, le dit. L'immanence est donc le fait du demeurer dans, à l'intérieur, au cœur de l'intime. Je pense à ces mots de Diderot qui m'ont toujours suivie : « demeure comme tout ce qui t'environne³ », et à leur respiration avec le tout. L'acte de demeurer est tel qu'il libère un degré intense de puissance d'être, susceptible de s'intensifier encore.. Naturellement il vaut pour tout être. Au creux de tout être, dans l'être de tout être, sans l'emphase d'une transcendance dominatrice, directrice et judiciaire enserrant le tout. Non, l'acte d'être est juste une éclosion en accord, dont le corps est heureux, une respiration, peut-être même « un souffle vital » comme tu l'écris, un souffle vital à l'unisson de la nature, et dont le monde est heureux.

Peut-être aussi une prononciation dont le son est heureux.

Bien à toi, avec toute mon amitié,

Claude

Nice, le 2 mars 2025

³ « Demeure en repos, demeure en repos, reste comme tout ce qui t'environne, dure comme tout ce qui t'environne, jouis doucement comme tout ce qui t'environne, laisse aller les heures, les journées, les années, comme tout ce qui t'environne, et passe comme tout ce qui t'environne : voilà la leçon continue de la nature. » Diderot, *Correspondance*, fragment sans date.

Poèmes

**Illustrations réalisées par l'artiste
Pierre Saladin-Villani**

Poèmes au frère

pour Patrice, pour Bernard

I.

Avec tes mains de terre
avec tes mains trouées
et tes doigts de vieux tissu
laissant voir au travers un ciel d'autrefois

Toi que l'on dit naufrage rivage
passage et je ne sais quoi
de nocher sombre
pièce brillante entre les dents

Toi qui rampes vers nous
noire de corps
grande foule sans nom
qui nous mène à ce frère de nouvelle glaise

Garde-lui l'ironie du coin des yeux
la petite douceur de coin des mots
la connivence de vieux livres au petit matin
et son intelligence de cœur jeune

Ne va pas faire comme un voleur
cogne une chaise dans le noir
apprends-lui le charivari des étoiles
les oiseaux qui pépient main dans la main

Emmène-le ni aveugle ni sourd ni même courbé
très loin d'ici qui n'est nulle part
avec son air de grand nomade
qui passe au bord de la rivière Éternité

Et comme le vent refuse de tomber au soir
envole-le sous les visages incrédules
des vivants qui partout promènent
leur décevante immobilité



Pierre Saladin-Villani, *Songes d'une nuit d'été*,
Huile sur toile, 200 x 150 cm, 2024.

II.

Et chaque nuit la mère faisait ce rêve
d'avoir perdu des yeux un des enfants
où es-tu elle tourne en tous sens
le père parti depuis longtemps

Elle s'éveille
dans trop de morts avant la sienne
les yeux pillés de joie
élargis en assiette d'angoisse

Trop coupable d'avoir encore à vivre,
mais lui le compagnon des jours
l'insolent de toujours
accepte son destin de cobaye de la mort

*Look at, he is fading away
waving most gently through the window
dans l'œil du vent
of a train without any destination*

Soleil
et dans la bise froide
d'Avignon
Tristesse vient s'asseoir à mes côtés

J'admire sa constance
toujours à me parler
qu'il pleuve ou que le cœur vibre
dans la tendre chaleur d'être en vie

Je souffre de ne pas prendre
la place du mort
acheter
deux morts pour le prix d'un

Soleil et neige
sous la bise d'Avignon
et les remparts de mon cœur
forteresse imprenable

III.

Un jour très suspect on vous dit
de prévoir la mort de votre frère
on voudrait pendant qu'il est temps discuter
si peu de mots pendant tant d'années

Comme si c'était ménage de printemps
dans l'amour du frère
fenêtres larges ouvertes et la cuisine à rutiler
mais juste : serrer sa main de mauvaise fortune

un livre entier de philosophie pour lui
trop fatigué pour en parcourir les pages
jour très suspect
la mort de mon frère.



Pierre Saladin-Villani, *Leaving room*,
Huile sur toile, 200 x 130 cm, 2025

Frère lunaire

Je t'ai cherché petit frère lunaire
j'ai tenté de lire entre tes lignes
je t'ai cherché là où rien ne pousse de vivant
dans mon grenier gris de mémoire

Je t'ai cherché dans les livres de mes nuits
je t'ai cherché dans les brocantes
à lampe de poche
de cinq heures du matin

Je t'ai cherché dans mes pleurs
comme une question de vie ou de mort
dans les noms de tes amies et jusque là-bas
la patrie du ciel où nul ne parvient

Je ne demandais qu'une parole une main
un peu d'incertitude à deux
je n'ai eu que ton corps sans sel
où déjà monte une fin de la lumière

Et comme tu t'es dédoublé dans tes enfants subtils
pour parer au plus pressé je t'ai mis en poème
ou dans ces super 8 où ta course bifurquait
l'espace t'ouvrait le sourire des choses

Petit frère lunaire je t'ai cherché je le promets
ne sais pourquoi jamais ne t'ai trouvé
tu n'es pas venu en ce monde
et n'ai pas la clé de tes hautes palisses

Face au mort sans écoute ni voix
inventer le poème
un cosmos de dix mille êtres
un univers de première minute

Entre parler et taire
tresser la place d'une autre voix
mettre sur table ce qui ne va pas de soi
accumuler ce qui rien n'apporte

Faire un feu de tout ce qui brille
donner à tout l'allure d'une brindille
et combien a pesé
l'invisible geste de la mort

Et ta démarche vers ailleurs
on la voit comme de loin
nouvelle arrivante dans l'univers parallèle
où tout respire et parle ensemble

Grâce à Dieu n'ai pas d'âme
je veux rester misérable
un chien devant la porte de son maître
la mort où finit le temps de penser

Je n'en finis pas de te tenir serré
dans ce monde dont nul ne connaît le grenier
et toutes ces femmes pudiques nues
qui s'empilaient sous le vêtement de la poussière

Oui je te parle de monde à monde
comme s'effeuille un dictionnaire
je te souffle mon poème
traversé par une puissance de racine

Les citadelles ne feront pas loi
viens, que reluise
la patine d'années-lumière
des choses simples

Je pleure ton image
de rivière d'aloses
ta pénitence et tes rires
ta manie d'amour semée dans l'eau noire

Maintenant que t'ai trouvé
tiens bien ma main nous partons pour nulle part
mon frère griffonné mon poème vivant
de toute la force de ses contradictions



Pierre Saladin-Villani, *Entre Goudargues et Abidjan*,
Huile sur toile, 170 x 140 cm, 2024

Frère précaire

Frère précaire frère sans prière
à fines briques de joies et de peines
et ne reste que l'arête des murs à ciel ouvert
où crient les corneilles d'un amour sans orient

Frère à protéger sans qu'on y pense
la vie a pris le rouge des fraises à neige
stoppées dans la congère
d'un avenir sans lumière

Comme si un corps nous sortait de la bouche
un mort rien ne pèse
dépaginé de muscles et de veines
séparé de la science des plantes

Et nous ballants soudain
dépouillés du temps de ne pas mourir
le noir a grisé ton visage
d'une ride devenue sauvage

Et tu allais aux mots
comme d'en revenir
bras pleins de cadeaux
dans l'émerveillement de ne pas mourir

Nous te porterons des graines
qu'aimera le printemps
comme un train passe et repasse
sans rien garder du paysage

Sans laisser trace
ta poussière sur nous est tombée
la graine de ton absence y fera naître
ce que tu ne sais plus qu'on appelle bourgeon

Je te parle, corps mutuel
avec la truelle des mots de poème
ma grande liberté de frère non jumeau
chaque intérieur mesuré à l'autre

Je te parle si proche que loin ne veut rien dire
je sais que là-bas les plaines sont sans plainte
que chaque mort emboîte les autres
et que leurs forces me jettent dans la vie



Pierre Saladin-Villani, *Flottement au-dessus de l'escalier*,
Huile sur toile, 115 x 94 cm, 2024

Le grand poème du Frère

Les nuages donnent aux monts
un bleu volé des yeux d'une fille
je pose une peau sur ta souffrance d'écorché

Frère de malheurs et de porte étroite
frère de douleur sans portes ni fenêtres
maison dont on a oublié de sortir

Frère épouvantail qu'effraient les oiseaux
la vie non vécue rien ne la remplace
planté dans la vie comme une écharde

Et tu savais bien
comme un paysage
mirer un air de filles

À l'âge où tout descend en pente douce
quelqu'un part dans les éboulis
mon frère pierrier que jamais ne reverrons

Et dans la bousculade d'un milieu de vie
tous nous allions vers le versant du soleil
devenir l'arbre où nichent les oiseaux

On garde en tête sa douceur d'intelligence
ses mains proches de sourire
sa rapidité à dévaler

Frère si loin dans la mort
frère qui dort les yeux ouverts
en route vers le pèlerinage de toi
j'ai mis le pied sur le tesson
de ta disparition



Pierre Saladin-Villani, *Nous étions trois*,
Huile sur toile, 116 x 89 cm, 2023

Poèmes pour Benjamin

Le vent le fleuve
forces inverses
où se rencontrent-ils ?

Train dans la nuit
Laisant aller sa lumière
vers des buts lointains

Une force saisit la terre
une petite fille tremble
un abîme ne s'ouvre pas sous ses pas

Les parents retrouvent
dans les gestes de l'enfant
la musique de leurs paroles

Les oiseaux
flèches du ciel
habiles à ne pas blesser

Fille près de moi
je ne dis rien
nous laissons faire

Nuages noirs jusqu'au couchant
à ton dernier jour
reviendra le soleil

Fin d'une vie
et refus d'écrire
le mot fin

Lumière de midi
baume d'amitiés sur tant de vies
inconnues

L'aimée lointaine
soleil de luciole
toujours allumée

Contre l'amour
ne faiblissent pas
les vents contraires

La vie passe
à regarder
de l'autre côté de la terre

Lianes
de la pluie
à contre-ciel

Devoir mourir affirme
notre côté
ruisselant

De tant de personnages
deux ou trois
sont ceux que l'on attendait

Parler au mourant
qui n'entend plus
c'est toujours lui parler

Les gouttes cognant aux vitres
affirment
une existence éphémère

La fleur a
ses drames
et ses extases

La neige
transitoire
change l'essence du blanc

Dans les yeux des impressionnistes
la lumière fait
une abeille butineuse

Quelle lumière
dans une femme
dont le corps est un tableau

Faufilée entre des ombres
la vie
prend force et vitesse

Les remous de la rivière
ont tout l'air
de positions tranchées

Pas un de mes cils ne bouge
j'ai peur de manquer
une sensation

Au fond du corps
les impressions
de la continuité

Combien de sensations
fanent
combien restent au rivage

La rivière
la courbure
la fille du renouveau

Ma femme exacte
entre deux rivières
elle fait des ponts

Depuis longtemps dérivons en amour
en recherche
d'âmes réciproques

Âmes délectables
lucioles mises à luire
noctiluques

Forces de la nature
elles discutent ferme
le soir tombe d'épuisement

L'ombre glisse
poisson
dans la rivière des couleurs

Dans les trous bordant la sensation
plein d'âmes
n'existent pas

L'arbre jaune
jette ses forces
dans la lumière

Livres
clichés
d'un esprit en voie de disparition

Une fille passe
elle sème un bon soleil
entre les hommes

Le sourire las
de ceux
qui ont perdu les mots

Les seins chauds
la soierie de tes cheveux
l'uniforme de ta tendresse

Rivière morceau de ciel
descendue sur terre
sans savoir comment remonter

Entre formes et rythmes
mon voyage dure
une éternité

Mes pas remis
dans les traces
d'un devenir

À un petit dieu il est donné
de retourner
la poussière dont le monde est né

Planéité de la rivière
elle cache des tourbillons
et quelque mouvement poisson

La vague
par éclairs
laisse voir le fond

Océan tout d'une pièce
si je touche une vague
je touche New York ou Valparaiso

Le soleil commence
par la cime
d'arbres toujours vivants

Moins de bruit
de peur de réveiller
la Terre !

L'eau-de-vie court
entre sables hérons
et feux de campement

Derrière chaque chose un abrégé
derrière la pluie la voie lactée
derrière une femme une flamme

Au lieu de dieux
commençons par
le ciel et la rivière

Le plongeon
d'un martin-pêcheur
disperse la matière

Arbres
prisonniers de leur cercle
de chair immédiate

La rivière
côtoie
les femmes à corps habitable

La beauté de mon fils
sur l'épaule
de mon écriture



Pierre Saladin-Villani, *Sur le toit de Carlos*,
Huile sur toile, 190 x 140 cm, 2024

Bibliographie

- Pour une poignée d'oiseaux noirs*, éd. Millas-Martin, Paris, « Les Paragraphes littéraires de Paris », 1974.
- Kafka. Le Château*, « Lectures de », Paris, éd. Belin, « Dia », 1984.
- Beaumarchais. Le mariage de Figaro*, « Lectures de », Paris, éd. Belin, « Dia », 1985.
- La guêpe et l'orchidée. Essai sur Gilles Deleuze*, Paris, éd. Belin « L'extrême contemporain », 1999 ; *La guêpe et l'orchidée*, revue et augmentée, Paris, rééd. Rue d'Ulm, 2019.
- Oiseaux noirs et autres textes. Poèmes*, Nice, Revue *NU(e)*, 2002.
- Précis de philosophie nue*, Nice, Revue *NU(e)*, 2005.
- Le Peintre absent* (dir. Villani), Nice, Revue *NU(e)*, 2007.
- Le vocabulaire de Gilles Deleuze*, Nice, éd. Noësis, en collaboration avec R. Sasso et alii, 2003.
- Petites méditations métaphysiques sur la vie et la mort*, Paris, éd. Hermann, « Philosophie », 2008.
- Court Traité du rien*, Paris, éd. Hermann, « Philosophie », 2009.
- Parménide. Le Poème*, trad. en collaboration avec Pierre Holzerny, suivi de *Parménide et la domination*, par Arnaud Villani, Paris, éd. Hermann, « Philosophie », 2011.
- Logique de Deleuze*, Paris, éd. Hermann, « Philosophie », 2013.
- Agencer les multiplicités avec Deleuze*, Paris, éd. Hermann, « Les Colloques de Cerizy », dir. Querrien, Sauvagnargues, Villani, 2018.
- Parménide. En cinq concepts*, Mons, éd. Sils Maria, 2013.
- Contribution critique à l'histoire de la pensée occidentale, Saint-Chéron*, éd. Unicité, « Imagination critique », trois volumes : *Avant la*

philosophie, 2018 ; *Chiens de faïence*, 2019 ; *La raison des guerres*, 2020.

Vignettes érotiques. Poèmes, Saint-Chéron, éd. Unicité, « Imagination critique », 2022.

Situations et atmosphères. Poèmes, Saint-Chéron, éd. Unicité, « Imagination critique », 2024.

Peter Huchel, Poèmes, traduits par Maryse Jacob et Arnaud Villani, éd. Atelier La Feugrée, trois volumes : *Chaussées chaussées*, 2009 ; *La neuvième heure*, 2011 ; *Jours comptés*, 2013.

Philosophie du peu. Le courage d'être heureux. Essai, Carqueiranne, éd. « Sur le fil », 2015.

Défaire Heidegger, Paris, éd. Kimé, « Bifurcations », collaboration avec André Sauge, 2018.

Kafka. L'homme en chute libre, Paris, éd. Kimé, « Bifurcations », 2019.

De la réciprocité en anthropologie, et conséquemment en philosophie, Éditions universitaires européennes, 2019.

La Terre engloutie. Une philosophie de l'écologie, Paris, éd. Kimé, « Bifurcations », 2020.

Les rencontres Art et Philosophie de Cornillon, éd. Presses universitaires de Perpignan, dir. Pollock-Villani, 2 volumes : tome 1 « Corps, Poésie, Esthétique », conférences de 2012 à 2015 ; tome 2 : « L'infini, le risque, la parole, le lieu », conférences de 2015 à 2018, Perpignan, 2015 et 2021.

Être avec le sauvage, Neuchâtel et Ornans, éd. La Salamandre, « Marcher avec », 2022.



Pour les quatre publications des éditions Les Belles lettres, de 2022 à 2025 dans la belle collection dirigée par Jacques Neyme, « encre marine », en voici les détails.

Vers une pensée-mouvement. Voyage entre les corps et les mots, Paris, éd. Les Belles Lettres, « encre marine », 2023.

Une histoire critique de la philosophie occidentale, éd. Les Belles Lettres « encre marine », 3 volumes ; tome 1, *L'Énigme de la philosophie grecque, des origines à Plotin*, Paris 2022 ; tome 2, *La recherche de l'absolu et le devenir des corps, de Plotin aux Romantiques allemands*, Paris 2024 ; tome 3, *Le corps, une grande Raison ?* (août 2025).

NU(e) 88
Numéro coordonné par
Béatrice Bonhomme

Direction

Béatrice Bonhomme, Hervé Bosio,
Association NU(e)

Sylvestre Clancier, Jean Le Boël, Linda Maria Baros,
Maison de Poésie

Avec le soutien de la ville de Nice



Mise en page et conception graphique
Danielle Pastor

Association NU(e), 29, avenue Primerose 06000 NICE

ISSN 12667692

Maison de Poésie, Hôtel Blémont, 11 bis, rue Ballu, 75009, Paris